

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 68 (1929)  
**Heft:** 24

**Artikel:** Le petit verre  
**Autor:** A.R.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-222605>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



JUIN

**S**UR les soirées du Pays de Vaud, juin a répandu les voluptés de sa chaleur. Le parfum des foins plane dans les rues, aux abords des fenils, et s'exhale de la trame rugueuse des chemises qu'inonda toute la journée la sueur des poitrines dorées au soleil.

Du cabaret, à travers les portières, s'envolent des mots qui sont une caresse à nos oreilles : faux, molettes, andains, chirons, paroles aïlées qu'après Homère et Virgile répète avec son accent du terroir mon compatriote, le faucheur, sainement las d'avoir accompli le geste familier qui a charmé mon enfance dans les campagnes vaudoises, — le geste qui rapproche du sol. Il est bon qu'en plein coup de feu, dans la rutilance de la vie, juin nous incline sur la terre où tendent par nature toutes nos énergies finales.

De la senteur de ses herbes, juin embaume nos villages. Et de tous côtés, voici venir les troupeaux. Au loin s'entend le carillon que dominent parfois les appels des bergers. Il en vient par la route : bêtes blanchies de poussière et de lune et dont la dureté du chemin fatigue le sabot. Elles débouchent devant l'auberge, font halte, s'étonnent de la grand'place, flairent la boîte aux lettres, hument la buée aux portes des étables, et meuglent.

Jeunes et folles, il en vient par un sentier, pâtre devant, pâtre derrière. Une génisse s'enfuit, on la recherche ; on foule un jardin potager. On la cerne en pleines laitues. Elle s'évade, galope jusqu'à la place, et lèche un bassin de fontaine. Les deux troupeaux se rejoignent, font connaissance. Il y a coups de cornes au bruit sourd et coups de bâtons au bruit sec. Des cloches heurtent gauchement des murs. Des bovairons gardent les entrées des rues. L'aubergiste sert des lits de vin blanc.

Au juger, d'aucuns supputent la valeur future des génisses, et la place se salit. De toutes parts, le bétail afflue pour la montée nocturne à l'alpage. Dressées sur leurs jambes de derrière, des vaches chevauchent lourdement leurs voisines. Sur un char de campagne attelé d'un cheval de labou, la chaudière du chalet étale la rotundité de ses flancs aux éclairs de cuivre. Sons de grelots et de cloches, appels et cris, houle de cornes et de queues relevées en panache : c'est le départ.

Derrière les guides, dont elles lèchent les bras nus et la poche au sel, les reines, jalouses de leurs droits, ouvrent la marche. D'autres les suivent, avec des hésitations, des arrêts, et qu'une vague, déferlant de l'arrière, refoule sur la tête du troupeau. La colonne s'organise, et, après les premiers coups, la théorie compacte se déroule avec plus de régularité d'allure sur la route des monts. Bientôt, elle s'engage sous les joux dont les rayons de la lune percent à peine la profondeur.

Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
l'Agence de publicité Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES  
30 cent. la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Invisibles, les muguet fleurent bon. Et c'est sous bois une longue étape que berce le carillon rustique et que scande, en queue de colonne, le pas des chevaux traînant les chars où les petits veaux s'apeurent dans des cages.

Par ci, par là, la forêt s'ajoure d'une clairière au tapis de graminé. Des gourmandes se détournent du chemin, s'attardant à broûter une touffe de gazon. Des serre-filés les ramènent dans les rangs. Et la forêt se referme sur la caravane.

Dans l'ombre du sous-bois, des daphnés parfument l'air. Les arbres sont plus rares, et voici s'étendre les premiers pâturages qu'entourent des murs de pierre sèche aux portes à claire-voie. Dans des creux, des taches blanches révèlent la présence de la neige, restes attardés de l'hiver. C'est enfin, dans la fraîcheur avant-courrière de l'aurore, l'alpe de l'estivage, le bossellement de la vaste prairie, le chalet, la citerne avec son long bras muni d'un bloc de pierre pour contre-poids.

Les pâtres vont organiser l'étable, et les vaches, recrues de fatigue, s'étendent sur le pré où le soleil, à son lever, dore leur robe.

En bas, les faucheurs alignent déjà les andains odorants.

Herbes de la montagne et foins de la plaine, c'est l'arôme qui, nuit et jour, flotte dans l'air de juin.

Aug. Vautier.



LA TCHIVRA AO TRIBUNAT.

Lai avai onna tehivra  
Qu'avai bin sè quieinjan (bis),  
Sein va vère sa mère,  
Sa vilhie mère-grand.

Tot ein breinneint sa quuverta  
Buguenaudeint  
Dái deint.

Sein va vère sa mère,  
Sa vilhie mère-grand,  
Travesse on riô, on adze  
Et lo prá áo gros Dian,

Tot ein breinneint, etc.

Travesse on riô, on adze  
Et lo prá áo gros Dian,  
Lai a brotta de l'herba  
Omètè po dhî franc,

Tot ein breinneint, etc.

Lai a brotta de l'herba  
Omètè po dhî franc,  
Et pu dão dzerdenâdzo  
Que vaillai bin atant,

Tot ein breinneint, etc.

Et pu dão dzerdenâdzo  
Que vaillai bin atant,  
Noutra tehivra fut prâissa  
Pè ion dái dôu sergeant,

Tot ein breinneint, etc.

Noutra tehivra fut prâissa  
Pè ion dái dôu sergeant,  
Ao tribunat menâie  
Dèvant lo président,

Tot ein breinneint, etc.

Ao tribunat menâie  
L'èvant lo président,  
La vaitec dein lo pâilo  
Lè duve corne ein an;

Tot ein breinneint, etc.

La vaitec dein lo pâilo  
Lè duve corne ein an ;  
L'a recoussi sa quuva  
Sè site su on banc,  
Tot ein breinneint, etc.

L'a recoussi sa quuva  
Sè site su on banc,  
Lai ant bailli on laivro  
Tot pâlie de nâi et blliane,  
Tot ein breinneint, etc.

Lai ant bailli on laivro  
Tot pâlie de nâi et blliane,  
Mâ ne lâi vayâi gotta,  
Quemet de l'allemand,  
Tot ein breinneint, etc.

Mâ ne lâi vayâi gotta,  
Quemet de l'allemand,  
Cllinme sa tita áo dzudzo  
La clinme ào soufragant,  
Tot ein breinneint, etc.

Cllinme sa tita áo dzudzo  
La clinme ào soufragant,  
L'a dû payi n'amenda  
Po maraudâ lo tsamp,  
Tot ein breinneint, etc.

L'a dû payi n'amenda  
Po maraudâ lo tsamp,  
L'a fé dâotraî bélâie  
Po pâfe áo président,  
Tot ein breinneint, etc.

Fo pâfe áo président,  
On panâ de pétrole  
Po pâfe ào soufragant,  
Tot ein breinneint, etc.

On panâ de pétrole  
Po pâfe ào soufragant,  
Et l'a pliânta sè corne  
Dein la rita áo sergent,  
Tot ein breinneint, etc.

Et l'a pliânta sè corne  
Dein la rita áo sergent,  
Et pu, tota conteinta,  
Ie l'a fotu lo camp,

Tot ein breinneint sa quuverta  
Buguenaudeint  
Dái deint.

D'apri onna vilhie tsanson, rapetacha per  
Mare à Louis.

## LE PETIT VERRE

**A** la mi-côte du Jura, dans un charmant village qu'enserrent de beaux vergers et que traverse, en sautant de pierre en pierre, un ruisseau limpide, vivait, voici un demi-siècle environ, le plus étrange personnage qu'on puisse imaginer... Le nom importe peu, et d'ailleurs, appellons-le Zénas, tout simplement.

C'était un vieux, très vieux bonhomme, céli-bataire et fort avare. Si vous avez visité le musée de peinture de quelques grandes villes : Paris, Bruxelles, Londres, Munich, vous vous serez certainement arrêté devant les tableaux des peintres hollandais Franz Hals ou Gérard Dow, d'un si amusant et savoureux réalisme. Vouserez demeuré si longtemps à contempler ces scènes d'intérieur, ces franches lippées, ces portraits de vieux et de vieilles qui se détachent en tons ambrés sur des fonds de bistre ; buveurs, fumeurs ou violoneux, tous semblent vivants et prêts à sortir de leurs cadres et, le musée quitté, ils vous poursuivent pendant des jours et des semaines.

Le vieux Zénas eût été digne de prendre place dans cette collection.

Petit, maigre et noueux, il avait une tête comme on en voit aux pommes après l'hiver, et un teint de bille. Presque chauve, avec seulement quelques mèches sur le front, il portait en permanence une sorte de calotte noire, grasseuse. Les lèvres étaient minces, exsangues, les yeux petits, châssieux, sous des paupières toujours battantes. Jamais il ne regardait en face ; on apercevait un éclair jaune, rien de plus.

Tel que je viens de le crayonner, Zénas habitait une maisonnette vieille et laide, comme lui. Les murailles avaient d'innombrables lézardes, la mousse rongeait le toit, des graminées croissaient entre chaque tuile. Mais Zénas eût jeté les hauts cris si quelqu'un lui eût parlé de réparations. A l'entour s'étendait le jardin mal soigné, où les légumes poussaient à l'aventure.

Zénas exerçait toutes sortes de métiers. Il achetait et revendait du bois et de la tourbe qu'il allait chercher jusque dans les marais d'Anet ; il faisait aussi un peu la petite banque ; d'aucuns l'accusaient même de pratiquer l'usure.

On le connaissait d'un bout à l'autre du district. Sa calotte, ses costumes étranges avaient créé autour de lui une vague légende. Au village, son avarice était proverbiale, et depuis tant d'années qu'elle durait, il avait dû amasser un joli magot.

\*\*\*

En temps de carnaval, quelques jeunes gens masqués pénétrèrent une fois dans son domicile.

Zénas à la lueur tremblante d'une chandelle et dans le plus simple appareil — en chemise pour dire le mot — était justement occupé à compter ses écus.

Epouvanté en entendant du bruit, croyant déjà sa dernière heure venue, ou la perspective plus cruelle encore, qu'on en voulait à sa fortune, le bonhomme jeta son trésor dans le cendrier — pas assez vite cependant pour que les jeunes gens ne vissent ce ruissellement de pièces sonnantes et trébuchantes.

On devine si le secret fut peu gardé !

Zénas pensa en tomber malade.

A partir de ce jour, l'imagination populaire brochant sur la réalité, sa maison passa pour un Pactole.

Zénas vivait seul, absolument seul. Prendre une servante, jamais de la vie ! Pour qu'elle fit danser l'anse du panier, pour qu'elle se livrât à des malversations, à des dépenses exagérées ! Chaque fois que le vieux Zénas avait été tenté d'engager une domestique, une douloureuse vision lui montrait ses chers écus dilapidés, et il renonçait bien vite à ce dangereux projet.

Le bonhomme donc, raccommodait ses nippes et cuisinait lui-même. Ce qu'étaient ces ravaudages, je vous le laisse à penser : des coutures larges et épaisses comme le doigt, des pièces de formes et de couleurs invraisemblables, bleu sur vert ou vert sur bleu, avec des bigarrures de violet ou de citron. La garde-robe de maître Zénas renfermait une collection de vestes et de culottes à faire la fortune d'un saltimbanque.

Dans le village, où il était connu depuis un demi-siècle, cela ne prêtait plus à rire ; mais les gens du dehors qui le rencontraient affublés de l'une ou de l'autre de ces défroques, lesquelles se valaient toutes, se demandaient de quel livre de caricatures il sortait.

Quant à la nourriture, on devine ce qu'elle devait être ! Il fabriquait du pain une fois par mois, un pain noir, grossier, qui, au bout de la première semaine, était aussi dur que la pierre. A déjeuner et à souper, il le mettait mollir dans du lait, et c'était tout l'ordinaire de ses repas. Le dîner se composait de soupe essentiellement ; avec cela un peu de salé, quelques légumes, salades, carottes et laitues, que fournissait le jardin, et un peu de fromage maigre. Une fois par an de la viande de boucherie, et pas de filet, vous pouvez m'en croire !

Zénas en usait pour sa soupe comme pour le pain. Une fois par semaine, le dimanche, il prépara une grande marmite de potage aux choux ou aux pommes de terre, les trois quarts du temps sans graisse, ou bien avec une pointe de couteau de saindoux rance. Cette soupe mise en bouteille lui durait la semaine entière.

Le lundi, le mardi, le mercredi, cela allait encore. Certes ce n'était pas bon, mais enfin cela pouvait s'avaler. Mais à partir du jeudi et les trois derniers jours la soupe devenait exécrable, prenait une couleur bizarre, rappelant celle des étangs en automne sous la pluie tombante des feuilles sèches. Une odeur acré s'en dégageait, d'étranges yeux se dessinaient à la surface. Bref, c'était à soulever le cœur des moins délicats.

N'en concluez pas que le vieux Zénas se hâtait de la jeter ! pas le moins du monde. Agir ainsi lui eût semblé une prodigalité sans nom. Quand le vin est tiré, il faut le boire ; la soupe était faite, il fallait l'absorber !

Midi venu, le vieil avare prenait donc l'une de ses fameuses bouteilles, la vidait dans une assiette de faïence à fleurs fortement ébréchée. Il flairait le peu appétissant breuvage avec une grimace involontaire.

Alors il ouvrait la porte d'un placard, en tirait un flacon et un petit verre, et portait le tout à côté de l'assiette mal odorante.

Et le sourire reparaisait sur ses lèvres minces.

Ce flacon renfermait de la fine champagne. Zénas avait un faible pour cette liqueur, disons même qu'il l'adorait. Mais généralement son adoration restait platonique. Dépenser deux ou trois francs pour de la gourmandise, jeter ainsi son argent, son cher, son précieux métal par la fenêtre ! Quel crime impardonnable ! En temps ordinaire, Zénas refroidit donc ses désirs, résistait à la tentation héroïquement !

Pourtant, devant la table de sa cuisine, le petit verre devant lui :

« Zénas, mon garçon, commençait-il, tu sais qu'on ne doit rien perdre, c'est un péché, presque un crime, de laisser se perdre quoi que ce soit ! Cette soupe n'est pas excellente, c'est vrai, n'importe ! Et après... eh bien !... après tu auras ce petit verre pour récompense ! »

Il débitait ce soliloque avec le plus grand sérieux ; ensuite pour se donner du courage, il reniflait voluptueusement l'arôme du cognac, couleur vieil or, puis bravement, il entamait son repas.

Que c'était mauvais ! Les repoussantes exhalations d'eau de vaisselle ! Quelle pénitence !

Mais un rayon de soleil, entrant à travers la fenêtre, faisait scintiller la liqueur comme des topazes ; une odeur tentatrice s'en exhalait, corrigeant celle du potage aigri, et combien caressante aux narines du vieux Zénas !

Il saisissait alors la cuillière, s'ingurgitait, gorgée par gorgée, le répugnant breuvage, et si parfois son estomac, tout habitué qu'il était à cette pitance, manifestait quelque révolte, il suffisait d'un regard jeté sur le petit verre, tout proche pour regaillardir le bonhomme ; une teinte vermeille montait à ses joues jaunâtres et ses yeux brillaient d'une flamme voluptueuse.

Courage, Zénas, se disait-il, tu auras ta revanche !

Et il se remettait à manger, le cœur battant d'espérance.

Peu à peu, les fleurs décorant le fond de l'assiette apparaissaient plus distinctes, et Zénas impatient, se hâtait, jetant toujours d'obliques œillades, de vraies œillades d'amoureux, sur le petit verre réparateur.

Quel soulagement quand l'assiette se trouvait vide !

Ne croyez pas pourtant, que le bonhomme aussitôt se précipitait sur le cognac et l'avalaît d'un trait.

— Oh, non !...

Il prenait son temps, au contraire, et voulait faire durer le plaisir.

— Ah ! ah ! disait-il, en se frottant les mains. A nous deux maintenant !... Quel dommage que cette liqueur soit si chère !... Si ça ne coûtait que quarante ou cinquante centimes le litre, de temps à autre on pourrait s'en payer une goutte !... C'est ça qui réchaufferait l'hiver, qui nous rendrait force et gaîté ! Mais six francs, huit francs, il faudrait être un Crésus pour s'en accorder souvent !...

Et il poussait un soupir à fendre l'âme, prenait le petit verre, l'approchait de son nez et le reniflait de nouveau, le visage illuminé par la

jouissance. Puis, les paupières mi-closes, il s'aprétrait à déguster la divine liqueur.

C'était là une minute délicieuse... et que n'étiez-vous là, ô vieux artistes flamands, pour en tirer un petit chef-d'œuvre de peinture réaliste !

Mais, tout à coup, rouvrant les yeux, le visage austère, et éloignant le petit verre de ses lèvres déçues :

— Ah ! le gourmand ! s'écriait Zénas avec indignation, le gourmand, qui ne sait pas se contenter d'une nourriture modeste et à qui il faut des douceurs et des gâteries !... Zénas, en vérité, je ne te reconnais pas !... Et tu crois, à présent que la soupe est mangée, tu crois qu'on te permettra de boire ce cognac, quand le cognac coûte si cher !... Pas de ça mon garçon, pas de ça...

\*\*\*

Et l'incurable avare, impitoyable envers lui-même reversait la liqueur dans le flacon, qui durait depuis quelques années — qui durerait même encore, si Zénas ne s'était laissé mourir.

A. R.

#### UNE QUESTION DELICATE

**L**ES femmes sont-elles aussi intelligentes que les hommes ? Un malin frère s'est amusé à poser de nouveau cette question qui, sans doute, fit l'objet des méditations du père Adam au Paradis. Je serais même enclin à croire que c'est en écoutant bavarder sa compagne qu'il eut la notion de l'intelligence. Il dut conclure aussitôt qu'il était le seul dépositaire de cette inestimable denrée.

Car si les hommes accordent volontiers aux femmes la beauté, dont le ciel se montra pour eux parcimonieux, ils revendiquent par contre l'intelligence comme un monopole. De deux qualités, ils ont pris la moins apparente, c'est-à-dire la plus difficile à contester. Rien que cela tendrait à prouver qu'ils ne sont pas si bêtes.

Et pourtant, « Dieu que les hommes sont bêtes ! » disent les femmes. Elles n'y vont pas par quatre chemins. Elles ont résolu le problème. Elles ne prétendent pas à des facultés intellectuelles de premier ordre. Peu leur chaut. Il leur suffit de nous refuser le don de les comprendre ou de les deviner. Et, fortés de cette assurance, elles conduisent de telle sorte qu'elles nous rendent souvent très bêtes, en effet.

Comme on ne peut pas être à la fois juge et partie, cette angoissante question restera sans doute sans solution tant qu'un troisième sexe ne pourra départager les hommes et les femmes en décrétant qu'ils ne sont pas plus intelligents les uns que les autres.

#### OU IL Y A DE LA GÈNE,

#### IL N'Y A PAS DE PLAISIR

**P**OUR ne pas avoir pris la précaution de se faire réveiller à la diane, le caporal P. avait été porté absent au départ de la bataillon. Le cas était grave. Le jeune sous-officier eut beau faire diligence ; il ne rejoignit son unité que le surlendemain dans un coin perdu du Jura bernois. P. expliqua vainement à ses chefs que les bras de Morphée étaient seuls fautifs ; il fut puni de huit jours d'arrêts à subir à la prison de Laufon.

Et, un soir, après l'exercice, il s'en alla sous la conduite du sergent-major, après avoir dit à ses hommes qu'il partait en congé, — le veinard !

Ce petit voyage, de Dittingen à Laufon, n'eut rien de morose. P., genevois et licencié en droit, était un joyeux compagnon que la perspective du repos forcé n'effrayait pas du tout. M., le sergent-major, avait bon caractère ; fonctionnaire judiciaire dans la vie civile, il se distinguait au militaire par un esprit large et enjoué. En cours de route, dans l'intimité de la conversation, le caporal fit une sorte qui amusa fort son supérieur en grade : « Ce qu'il y a de piquant dans cette affaire, c'est qu'on a désigné un greffier pour conduire un avocat aux violons ! »

Comme on avait le temps, l'on s'arrêta à toutes les stations de ce chemin de pénitence, his-